

Gabriel GROSSI  
Littérature Portes Ouvertes



# La Reine des Neiges

Exploitation pédagogique du conte de  
Hans Christian Andersen

## Séance 4 : texte du quatrième épisode

Que devint la petite Gerda lorsqu'elle ne vit pas revenir son camarade Kay ? où pouvait-il être resté ? Personne n'en savait rien ; personne n'avait vu par où il était passé. Un gamin seulement raconta qu'il l'avait vu attacher son traîneau à un autre, un très grand, qui était sorti de la ville. Personne depuis ne l'avait aperçu. Bien des larmes furent versées à cause de lui. La petite Gerda pleura plus que tous.

[...] « Je vais mettre mes souliers rouges tout neufs, se dit-elle un matin, ceux que Kay n'a jamais vus, et j'irai trouver la rivière et lui demander si elle sait ce qu'il est devenu. »

Il était de très-bonne heure. Elle donna un baiser à la vieille grand'mère qui dormait encore, et elle mit ses souliers rouges. Puis elle partit toute seule passa la porte de la ville et arriva au bord de la rivière. « Est-il vrai, lui dit-elle, que tu m'as pris mon ami Kay ? Je veux bien te donner mes jolis souliers [...] si tu veux me le rendre. »

[Gerda lança une première fois les souliers dans l'eau, mais il revinrent tout de suite près de la rive. Gerda se dit qu'elle ne les avait pas lancés assez loin.] Elle s'avisa donc de monter sur un bateau qui se trouvait là au milieu des joncs. Elle alla jusqu'à l'extrême bout du bateau, et de là lança de nouveau ses souliers à l'eau.

La barque n'était pas attachée au rivage. [...] Elle s'éloigna du bord. La fillette s'en aperçut et courut pour sauter dehors ; mais lorsqu'elle revint à l'autre bout, il y avait déjà la distance de trois pieds entre la terre et le bateau.

Le bateau se mit à descendre la rivière. Gerda, saisie de frayeur, commença à pleurer. Personne ne l'entendit, excepté les moineaux ; mais ils ne pouvaient pas la rapporter à terre.

[...] La nacelle suivait toujours le cours de l'eau. Gerda avait cessé de pleurer et se tenait tranquille. Elle n'avait aux pieds que ses bas. [...] « Peut-être, pensa Gerda, la rivière me mène-t-elle auprès du petit Kay. » Cette pensée dissipa son chagrin. Elle se leva et regarda longtemps le beau paysage verdoyant.

Elle arriva enfin devant un grand verger tout planté de cerisiers. Il y avait là une étrange maisonnette dont les fenêtres avaient des carreaux rouges, bleus et jaunes, et dont le toit était de chaume. Sur le seuil se tenaient deux soldats de bois qui présentaient les armes aux gens qui passaient.

Gerda les appela à son secours : elle les croyait vivants. Naturellement, ils ne bougèrent pas. Cependant la barque approchait de la terre. Gerda cria plus fort. Alors sortit de la maisonnette une vieille, vieille femme qui s'appuyait sur une béquille ; elle avait sur la tête un grand chapeau de paille enguirlandé des plus belles fleurs.

« Pauvre petite, dit-elle, comment es-tu arrivée ainsi sur le grand fleuve rapide ? Comment as-tu été entraînée si loin à travers le monde ? » Et la bonne vieille entra dans l'eau ; avec sa béquille elle atteignit la barque, l'attira sur le bord, et enleva la petite Gerda. L'enfant, lorsqu'elle eut de nouveau les pieds sur la terre, se réjouit fort ; toutefois elle avait quelque frayeur de l'étrange vieille femme.

« Raconte-moi, dit-celle-ci, qui tu es et d'où tu viens ? » Gerda lui fit le récit de tout ce qui lui était arrivé. La vieille secouait la tête et disait : « Hum ! hum ! » Lorsque la fillette eut terminé son récit, elle demanda à la vieille si elle n'avait pas aperçu le petit Kay. La vieille répondit qu'il n'avait point passé devant sa maison, mais ne tarderait sans doute pas à venir. Elle exhorta Gerda à ne plus se désoler, et l'engagea à goûter ses cerises et à admirer ses fleurs.

[...] « J'ai longtemps désiré, dit la vieille, avoir auprès de moi une aimable enfant comme toi. [...] » Pendant qu'elle peignait [...] les cheveux de Gerda, celle-ci oubliait de plus en plus son petit ami Kay. C'est que la vieille était une magicienne, mais ce n'était pas une magicienne méchante ; elle ne faisait des enchantements que pour se distraire un peu. Elle aimait la petite Gerda et désirait la garder auprès d'elle.

**Suite de l'épisode page suivante**

## Episode 4 (suite)

C'est pourquoi elle alla au jardin et toucha de sa béquille tous les rosiers ; et tous, même ceux qui étaient pleins de vie, couverts des plus belles fleurs, disparurent sous terre ; on n'en vit plus trace. La vieille craignait que, si Gerda apercevait des roses, elle ne lui rappellassent celles qui étaient dans la caisse de la mansarde ; alors l'enfant se souviendrait de Kay, son ami, et se sauverait à sa recherche.

Quand elle eut pris cette précaution, elle mena la petite dans le jardin. Ce jardin était splendide : quels parfums délicieux on y respirait ! Les fleurs de toutes saisons y brillaient du plus vif éclat. Jamais, en effet, dans aucun livre d'images, on n'en avait pu voir de pareilles. Gerda sautait de joie ; elle courut à travers les parterres, jusqu'à ce que le soleil se fût couché derrière les cerisiers. La vieille la ramena alors dans la maisonnette ; elle la coucha dans un joli petit lit aux coussins de soie rouge brodés de violettes. Gerda s'endormit et fit des rêves aussi beaux qu'une reine le jour de son mariage.

Le lendemain, elle retourna jouer au milieu des fleurs, dans les chauds rayons du soleil. Ainsi se passèrent bien des jours. Gerda connaissait maintenant toutes les fleurs du jardin : il y en avait des centaines ; mais il lui semblait parfois qu'il en manquait une sorte ; laquelle ? elle ne savait.

Voilà qu'un jour elle regarda le grand chapeau de la vieille, avec la guirlande de fleurs. Parmi elles, la plus belle était une rose. La vieille avait oublié de l'enlever. On pense rarement à tout.

« Quoi ! s'écrie aussitôt Gerda, n'y aurait-il pas de roses ici ? Cherchons. »

Elle se mit à parcourir tous les parterres ; elle eut beau fureter partout, elle ne trouva rien. Elle se jeta par terre en pleurant à chaudes larmes. Ces larmes tombèrent justement à l'endroit où se trouvait un des rosiers que la vieille avait fait rentrer sous terre. Lorsque la terre eut été arrosée de ces larmes, l'arbuste en surgit tout à coup, aussi magnifiquement fleuri qu'au moment où il avait disparu.

À cette vue, Gerda ne se contint pas de joie. Elle baisait chacune des roses l'une après l'autre. Puis elle pensa à celles qu'elle avait laissées devant la fenêtre de la mansarde, et alors elle se souvint du petit Kay.

« Dieu ! dit-elle, que de temps on m'a fait perdre ici ! Moi, qui étais partie pour chercher Kay, mon compagnon ! Ne savez-vous pas où il pourrait être ? demanda-t-elle aux roses. Croyez-vous qu'il soit mort ?

— Non, il ne l'est pas, répondirent-elles. Nous venons de demeurer sous terre ; là sont tous les morts, et lui ne s'y trouvait pas.

— Merci ! grand merci ! » dit Gerda. Elle courut vers les autres fleurs ; s'arrêtant auprès de chacune, prenant dans ses mains mignonnes leur calice, elle leur demanda : « Ne savez-vous pas ce qu'est devenu le petit Kay ? »

Les fleurs lui répondirent. Gerda entendit les histoires qu'elles savaient raconter, mais, c'étaient des rêveries. Quant au petit Kay, aucune ne le connaissait.

[...] Sur ce, elle retrousse sa petite robe pour pouvoir marcher plus vite ; elle court jusqu'au bout du jardin. La porte était fermée ; mais elle pousse de toutes ses forces le verrou et le fait sortir du crampon. La porte s'ouvre et la petite se précipite, pieds nus, à travers le vaste monde.

Trois fois elle s'arrêta dans sa course pour regarder en arrière ; personne ne la poursuivait. Quand elle fut bien fatiguée, elle s'assit sur une grosse pierre ; elle jeta les yeux autour d'elle et s'aperçut que l'été était passé, et qu'on était à la fin de l'automne. Dans le beau jardin, elle ne s'était pas rendu compte de la fuite du temps ; le soleil y brillait toujours du même éclat, et toutes les saisons y étaient confondues. « Que je me suis attardée ! se dit-elle. Comment ! nous voici déjà en automne ! Marchons vite, je n'ai plus le temps de me reposer ! »

Elle se leva pour reprendre sa course ; mais ses petits membres étaient roidis par la fatigue, et ses petits pieds meurtris. Le temps d'ailleurs n'était pas encourageant, le paysage était dépourvu d'attrait. Le ciel était terne et froid. Les saules avaient encore des feuilles, mais elles étaient jaunes et tombaient l'une après l'autre. Il n'y avait plus de fruits aux arbres, excepté les prunelles qu'on y voyait encore ; elles étaient âpres et amères ; la bouche en y touchant se contractait. Que le vaste monde avait un triste aspect ! que tout y semblait gris, morne et maussade !

# La Reine des Neiges : séance 4

Tu viens d'écouter le quatrième épisode de l'histoire.  
Réponds aux questions.



1. Colorie le personnage s'il est présent dans cet épisode.

Kay	Gerda	La Reine des Neiges	Une femme un peu sorcière
-----	-------	---------------------	---------------------------

2. Dessine les objets présents dans cet épisode.

Les souliers de Gerda	Une rose	Le peigne magique de la sorcière
-----------------------	----------	----------------------------------

3. Numérote les phrases pour les mettre dans l'ordre de l'histoire. (Mets des numéros.)

Gerda donne ses chaussures à la rivière.	
Gerda part à la recherche de Kay.	
La rivière emporte Gerda jusqu'à la maison d'une vieille dame.	
Gerda retrouve la mémoire grâce à une rose qui lui rappelle Kay.	
La vieille dame utilise un peigne magique pour faire perdre la mémoire à Gerda.	